

L'anatomie c'est le destin ?

Alice Delarue

Antenne Clinique d'Angers

8 novembre 2019

Virginie Leblanc vous a introduit la dernière fois, en dépliant le débat entre les tenants du genre et la psychanalyse orientée par Freud et Lacan, au cœur du thème que vous travaillez cette année. De mon côté je me propose de revenir en arrière, pour suivre – partiellement ! – le trajet que firent Freud puis Lacan quant à la question de ce qui fonde la sexuation des êtres parlants. Je suis partie pour cela d'une célèbre citation de Freud que j'ai choisi d'interroger : « L'anatomie c'est le destin »¹. Cette phrase, issue d'un texte de 1923, « La disparition du complexe d'Œdipe », est une transposition d'une formule de Napoléon : « la géographie c'est le destin », qui aurait été prononcée une veille de bataille, à propos de la topographie du terrain.

Œdipe et position sexuée

Freud en arrive, dans ces années 20, à lier étroitement la question du devenir femme ou homme à la manière dont le sujet négocie la sortie du complexe d'Œdipe. À son issue, en effet, les investissements d'objet seront « abandonnés et remplacés par une identification »².

Dans son article sur « L'organisation génitale infantile », il avait posé le « primat du *phallus* », à savoir que, « pour les deux sexes, *un seul organe génital*, l'organe mâle, joue un rôle ». Mais il indique que c'est pour autant que « la connaissance des processus correspondants chez la petite fille [...] [fait] défaut »³.

Pour Freud, chez le garçon, l'anatomie est donc déterminante en ce que l'organe génital a un *rôle conducteur*. C'est ce qu'il nomme la phase phallique du complexe d'Œdipe, où l'investissement libidinal du pénis se double d'une attitude oedipienne à l'égard des parents. Il insiste alors sur la bisexualité première, qui se décline tant du côté de l'identification sexuée

¹ Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 121.

² *Ibid.*, p. 120.

³ Freud S., « L'organisation génitale infantile », *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 114.

que du choix d'objet : « le complexe d'Œdipe [...] chez le garçon, est doublement orienté, activement et passivement, ce qui correspond à sa constitution bisexuelle »⁴. Le garçon veut, « sur le mode masculin, se mettre à la place du père et, comme lui, avoir commerce avec la mère, auquel cas le père [est] bientôt ressenti comme un obstacle »⁵, mais il veut aussi « se substituer à la mère comme objet d'amour du père, ce que nous caractérisons comme une attitude féminine »⁶.

Cette phase phallique prend fin sous l'effet de l'angoisse suscitée par la menace de castration : « Si la satisfaction amoureuse, sur le terrain du complexe d'Œdipe, doit coûter le pénis, alors on en vient nécessairement au conflit entre l'intérêt narcissique pour cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux. Dans ce conflit, c'est normalement la première de ces forces qui l'emporte »⁷. La crainte de perdre l'organe entraîne généralement le désinvestissement de celui-ci et le refoulement des sentiments tendres et hostiles envers les parents. C'est ainsi que cette résolution de l'Œdipe ouvre à une possible identification au père, mis en place d'idéal, et à l'assomption d'une position masculine. Notons cependant que Freud laisse ouvertes d'autres possibilités quant à la sexualité du garçon.

Du côté de la fille, Freud achoppe sur de nombreuses difficultés : « Ici, notre matériel devient – d'une façon incompréhensible – beaucoup plus obscur et lacunaire »⁸. Il attribue au sexe féminin une organisation phallique et un complexe de castration, bien qu'il convienne que « ce ne peut pas être la même chose que chez le garçon ». « La réclamation féministe, poursuit-il, d'une égalité de droits entre les sexes n'a pas ici une grande portée, la différence morphologique devant se manifester dans des différences dans le développement psychique. [...] l'anatomie c'est le destin. Le clitoris de la fille se comporte d'abord tout à fait comme un pénis, mais l'enfant faisant la comparaison avec un camarade de jeux masculin le perçoit comme “un peu court” et ressent ce fait comme un préjudice et une cause d'infériorité. Elle se console encore un moment avec l'espoir d'obtenir, plus tard, en grandissant, un appendice aussi grand que celui d'un garçon. C'est ici que se branche le complexe de masculinité de la femme. »

Pour Freud, il y a là une différence essentielle : « la fille accepte la castration comme un fait déjà accompli, tandis que ce qui cause la crainte du garçon est la possibilité de son accomplissement »⁹. Par ailleurs, le premier objet d'amour de la fille n'est pas le père, mais

⁴ Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 125.

⁵ Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *op. cit.*, p. 119.

⁶ Freud S., « Quelques conséquences psychiques... », *op. cit.*, p. 125.

⁷ Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *op. cit.*, p. 120.

⁸ *Ibid.*, p. 121.

⁹ *Ibid.*

bien la mère. C'est quand elle découvre l'inexorabilité de sa propre castration, et qu'elle aperçoit corrélativement la castration maternelle, que l'envie de pénis la conduirait alors à se détourner de la mère pour porter son intérêt au père en tant que détenteur de l'organe. Cette issue la dirige vers une position féminine, marquée par la rivalité avec la mère et ouvrant sur la question de la maternité, le *Penisneid* étant aussi à l'origine du désir de recevoir un enfant du père. Freud souligne là aussi la possibilité d'autres issues de l'Œdipe chez la fille, notamment l'identification au père et le complexe de masculinité, et note les problèmes liés à la fréquente dilution du lien à la mère au sortir de l'Œdipe – c'est le ravage maternel qu'évoquera plus tard Lacan.

Freud conclut, dans les travaux de ces années 20, que, d'une part, « tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain »¹⁰. Mais, d'autre part, l'anatomie reste pour lui déterminante en ce que « La différence qui réside dans cette part du développement sexuel de l'homme et de la femme est une conséquence naturelle de la différenciation des organes génitaux et de la situation psychique qui s'y rattache ; elle correspond à la différence entre castration accomplie et simple menace de castration. »¹¹

Dans cette perspective, masculin et féminin restent très marqués par la question d'avoir ou de ne pas avoir le phallus en tant qu'organe. Daniel Roy, dans son texte d'orientation pour la prochaine Journée de l'Institut de l'enfant, note que cela ouvre à plusieurs questions. Côté garçon : « Quelle valeur alors accorder à ce qu'ils croient avoir ? » Côté fille : « comment la valeur qu'elles accordent à leur “n'avoir pas” va-t-elle déterminer leur position ? »¹² La masculinité est liée aux avoirs virils tandis que la féminité reste indexée au rien corporel, anatomique. Dans une conférence plus tardive intitulée « Sur la féminité », Freud situe ainsi la pudeur féminine à partir de la volonté initiale de voiler l'absence de l'organe génital¹³.

Mais, si Freud lie pour une part la différence sexuelle à l'anatomie corporelle, comme le notait Serge Cottet, il est loin de l'y réduire : « c'est un peu ironique voire cynique [pour Freud] de citer Napoléon. Car toute sa théorie de la sexualité émancipe le désir sexuel de l'anatomie, le destin de la libido dépendant avant tout des avatars de l'Œdipe et donc des identifications »¹⁴.

¹⁰ Freud S., « Quelques conséquences psychiques... », *op. cit.*, p. 132.

¹¹ *Ibid.*, p. 130.

¹² Roy D., « Quatre perspectives sur la différence sexuelle », site de l'Institut psychanalytique de l'enfant.

¹³ Cf. Freud S., « Sur la féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1987.

¹⁴ Cottet S., « L'anatomie c'est le destin », site Uforca pour l'UPJL.

L'anatomie imaginaire

Remarquons que l'anatomie à laquelle Freud se réfère est spécialement liée au caractère *visible* de l'organe pénien. Lacan le rejoindra tout d'abord sur ce point, soulignant, au début de son enseignement, la domination du pénis dans la formation de l'image du corps. Ce fait, « Bien que cela puisse choquer les champions jurés de l'autonomie de la sexualité féminine »¹⁵, ne peut être imputé aux seules influences culturelles. Il indiquera plus tard : « C'est cela qui fait le scandale de ceux qui voudraient que la situation concernant l'objet sexuel soit symétrique pour les deux sexes. De même que l'homme a à découvrir, puis à adapter à une série d'aventures, l'usage de son instrument, il devrait en être de même pour la femme, à savoir que le *cunnus* soit au centre de toute sa dialectique. Il n'en est rien [...]. C'est la meilleure sanction de ce qu'il y a un champ qui est le champ de l'analyse, qui n'est pas celui du développement instinctuel plus ou moins vigoureux, et, qui est dans l'ensemble, superposé à l'anatomie »¹⁶. On voit qu'avec Lacan, l'on continue à s'écarter de l'anatomie du corps organique. Le pénis dont il est question ici s'avère renvoyer, non pas à l'organe réel, mais au phallus dans sa dimension imaginaire. Celui-ci est donc situable à différents niveaux.

Ainsi, côté féminin, l'amour pour l'image narcissique du corps en tant que surface est rapporté par Lacan à une compensation au manque du pénis voilé par la beauté. « Ce qu'elle n'a pas comme organe, elle *l'est* comme symbole du désir, commente S. Cottet. Toute une esthétique s'en déduit qui prend son point de départ dans des propriétés anatomiques et notamment dans ce que Lacan appelle "la forme gracile de la féminité" »¹⁷. Cela renvoie à l'équivalence « Girl = Phallus » proposée par Otto Fenichel, posant que la fille, justement à cause de l'absence d'organe pénien, est plus appropriée à représenter imaginairement le phallus. La fille, indique Lacan, « peut se concevoir soi-même comme un équivalent du phallus, le manifester dans son comportement, et vivre la relation sexuelle sur un mode qui comporte qu'elle-même apporte au partenaire masculin son phallus. Cela se marque quelquefois jusque dans les détails de sa position amoureuse privilégiée, quand elle vient s'accoler à son partenaire, se pelotonner dans un certain coin du corps de celui-ci »¹⁸.

¹⁵ Lacan J., « Quelques réflexions sur l'ego », *Le coq-héron*, n° 78, 1980, p. 6.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 29.

¹⁷ Cottet S., « L'anatomie c'est le destin », *op. cit.*

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 168.

Mais l'image phallique du corps, masculin ou féminin, ne fait que recouvrir une autre dimension du corps, originellement morcelé. Celle-ci, note Lacan, se révèle dans les rêves, et « se révèle tangible sur le plan organique lui-même, dans les lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique, manifeste dans les symptômes de schize ou de spasme, de l'hystérie »¹⁹. Le symptôme hystérique, en effet, peut se manifester sous la forme d'anesthésie ou de paralysie musculaires qui ne répondent à aucun groupement connu de muscles ou de nerfs sensoriels, mais suivent une certaine *anatomie imaginaire* qui, notera Lacan un peu plus tard, « varie avec les idées (claires ou confuses) sur les fonctions corporelles qui sont prévalentes dans une culture donnée »²⁰.

Parce que le phallus imaginaire se distingue nettement de l'organe, il peut apparaître dans l'inconscient comme détachable, par exemple comme pénis séparé du corps de l'homme. Lacan cite les « images incongrues dans lesquelles les membres disjoints sont réarrangés en d'étranges trophées [...] reduplications du pénis, images du cloaque représenté comme une intervention chirurgicale, souvent accompagnés chez les malades hommes de fantasme de grossesse »²¹... Côté féminin, S. Cottet nous rappelle dans son texte que Freud avait relevé que certains rêves de Dora, mettant en scène des topographies de maisons avec leurs pièces, de villes avec leurs rues, de paysages boisés, déclinaient finalement « les différentes métaphores du corps et plus précisément la physiologie sexuelle de la femme, avec cette imagerie qui met en avant des portes, des vestibules [...]. Comme si les organes internes, contrairement aux surfaces saillantes, échappaient ou se dérobaient à l'inconscient »²². Freud parle à ce propos de « géographie sexuelle symbolique »²³.

L'anatomie symbolique

Venons en justement au champ du symbolique, au sens que Lacan donne à ce terme, en nous arrêtant sur le texte de 1958 « La signification du phallus », où, comme le souligne D. Roy, Lacan « propose une solution par le haut à la querelle du phallus », quand il fait de ce dernier « un tiers terme, qui va être l'axe autour duquel peut s'opérer une répartition dialectique entre homme et femme »²⁴. Lacan y fait une avancée majeure quand il pose que les faits cliniques

¹⁹ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 97.

²⁰ Lacan J., « Quelques réflexions sur l'ego », *op. cit.*, p. 7.

²¹ *Ibid.*

²² Cottet S., « L'anatomie c'est le destin », *op. cit.*

²³ Freud S., « Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 74/

²⁴ Roy D., « Quatre perspectives sur la différence sexuelle », *op. cit.*

« démontrent une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes »²⁵.

Rappelons que dans le Séminaire sur *Les formations de l'inconscient* qui précède ce texte, le phallus a alors pris le statut de signifiant du désir de l'Autre, quand Lacan réécrit l'opération oedipienne sous les espèces de la métaphore paternelle. Ce qui se réalise à travers le complexe d'Œdipe est une métaphore qui substitue un signifiant à un autre.

Pour faire comprendre la métaphore paternelle à son auditoire, Lacan se met à la place de l'enfant qui s'interroge sur la raison des allées et venues de sa mère : « Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut. Il y a autre chose qui la travaille. Ce qui la travaille, c'est le *x*, le signifié. Et le signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus »²⁶. Si l'on anticipe sur la suite de son enseignement, où Lacan achèvera d'évacuer les avatars de la mythologie œdipienne, disons que, plus fondamentalement, l'enfant veut trouver la réponse à l'énigme du désir de l'Autre – *Che vuoi ?* –, mais aussi s'égaliser à l'objet de ce désir pour tenter de parer au risque d'être laissé tomber. Or, le sujet échoue à s'identifier totalement à cet objet, car le désir de l'Autre glisse continuellement d'un objet au suivant, et sa signification reste énigmatique.

Avec le concept de métaphore paternelle, qu'il élabore dans les années 50, Lacan propose qu'une réponse est apportée à cette énigme, c'est le signifié phallique. Cela donne un sens nouveau aux allées et venues de la mère, ainsi qu'à son discours : elle désire ailleurs, et ce qu'elle désire, c'est le phallus. Mais si elle désire, c'est bien parce qu'elle manque, et ce manque peut en venir à être représenté sur le plan imaginaire par le manque de l'organe pénien. Nous voyons que la voie est d'ores et déjà frayée pour que le phallus s'émancipe des références originaires à l'organe pénien pour devenir le signifiant du désir et donc du manque de l'Autre. Pour Lacan, la signification phallique a des effets sur la possibilité, pour un sujet, de se situer comme homme ou femme. Les effets du phallus sur la sexuation se situent à cette époque au niveau de la dialectique entre être et avoir le phallus.

Lacan découpe, dans son Séminaire V, l'Œdipe freudien en trois temps logiques. Dans un premier temps, l'enfant cherche à s'identifier de façon imaginaire à l'objet du désir de l'Autre pour tenter d'avoir une prise sur ses allées et venues. C'est la question d'être le phallus de l'Autre dont il s'agit alors. Dans le second temps, où s'introduit la signification phallique, le désir de l'Autre apparaît comme corrélé à un objet qu'un tiers, est supposé avoir ou ne pas avoir. L'enfant, qui était jusque-là dans la problématique d'être ou de ne pas être le phallus,

²⁵ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits, op. cit.*, p. 697.

²⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 175.

est confronté au fait que ce qui semble polariser le désir de l'Autre tourne autour de la question de l'avoir ou pas. C'est pendant le troisième temps de l'Œdipe que se pose pour l'enfant la question d'avoir ou pas le phallus, question corrélée au complexe de castration. Celui qui aura renoncé à être le phallus pourra s'identifier à celui qui l'a, tandis qu'être le phallus empêche de l'avoir. Le garçon qui n'aura pas renoncé à être le phallus ne pourra s'identifier symboliquement aux insignes viriles du père. La position féminine est donc liée à cette époque pour Lacan à « être le phallus » : pour être aimée et désirée par un homme, une femme aurait tendance à s'ériger phalliquement, dans un jeu de « mascarade phallique »²⁷, dira-t-il encore.

La féminité comme mascarade

Situer le phallus comme signifiant du manque, de la distance du sujet, quel que soit son sexe, à son désir, rebat les cartes de la différence sexuelle et ouvre déjà sur les perspectives de la fin de l'enseignement de Lacan où il fera de la répartition hommes / femmes une affaire de semblants.

Cela permet également d'aborder plus finement le réel de l'expérience analytique. Je vous propose de nous attarder un peu sur le cas présenté par Joan Rivière, « La féminité comme mascarade », que commente Lacan dans son Séminaire V. L'article de J. Rivière, psychanalyste kleinienne anglaise, a été publié en français dans le volume 7 de *La Psychanalyse*, la revue de la SFP.

Si Lacan s'attarde sur ce cas, c'est pour soulever tous les paradoxes que peut receler la sexuation inconsciente d'un sujet : « Vous savez l'accent que notre expérience a pu mettre sur le *Penisneid*, revendication du pénis, dans beaucoup de troubles du développement de la sexualité féminine. Ici, ce qui est caché, c'est bien tout le contraire »²⁸. Lacan va tenter, dans son commentaire, de saisir la position féminine non plus au regard du *Penisneid*, mais à partir de la question d'être ou d'avoir le phallus, avec toute la difficulté qu'il y a à opérer une combinatoire sexuelle avec un seul signifiant.

J. Rivière, qui a été l'analysante de Jones, propose d'illustrer à partir d'un cas l'un des types de développement que celui-ci a épinglé dans « La phase précoce du développement de la sexualité féminine » (article également présent dans le volume 7 de la revue de la SFP), concernant les sujets féminins hétérosexuels qui présentent des traits marqués du sexe opposé. Sa thèse est que « les femmes qui aspirent à une certaine masculinité peuvent revêtir le masque de la féminité

²⁷ Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, op. cit., p. 733.

²⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 254.

pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance qu'elles redoutent de la part de l'homme », donc que la féminité comme mascarade est l'une des voies possibles pour l'accession à la féminité. Elle déplie très précisément le cas d'une analysante, qu'elle qualifie d'intellectuelle, dotée d'une féminité d'autant plus remarquable qu'elle assume brillamment des fonctions professionnelles considérées à l'époque comme masculines, tout en présentant une assomption apparemment complète des fonctions féminines – comme épouse, mère, femme – tant sur le plan du paraître que sur celui de la jouissance. Toutefois, cachée sous cette satisfaction apparente, une discordance apparaît sous la forme de l'angoisse, qui surgit systématiquement dans l'après-coup de chacune de ses apparitions devant un public. Cette femme est alors saisie « d'un état d'excitation et d'appréhension, de crainte d'avoir commis un impair ou une maladresse, et ressentant un besoin obsédant de se faire rassurer ». Cette angoisse la conduit, à l'issue de ces réunions, à solliciter l'attention des hommes – qui sont, note J. Rivière, des figures paternelles –, à les aguicher de manière plus ou moins voilée par « sa coquetterie et des œillades compulsives », pour s'assurer de leur intérêt sexuel à son endroit.

J. Rivière précise que chez cette patiente la rivalité oedipienne a été extrêmement intense, tant à l'endroit de la mère qu'à l'endroit du père, et que par la suite elle en viendra à se satisfaire, à jouir secrètement d'un sentiment de supériorité vis à vis des personnages parentaux. Pour J. Rivière, qui s'appuie sur les concepts kleinien, cette supériorité s'articule à un fantasme sadique-oral où le sujet désire arracher à la mère les objets désirés (dont le pénis), et, pour parer à l'effet de ravage maternel en retour, s'identifie au père, lui dérobe sa masculinité pour la rendre à la mère. De cette restitution elle attend alors « la reconnaissance de sa supériorité d'avoir le pénis ».

Lors des représentations publiques de ses prouesses intellectuelles, elle montre qu'elle « possède le pénis du père, après l'avoir castré », ou, pour reprendre Lacan, elle rend publique la « subreptice soustraction » qu'elle a opérée de la source et du symbole même de la puissance des hommes – le phallus comme emblème. Et c'est après avoir fait preuve de sa puissance phallique qu'elle joue ce que J. Rivière appelle une mascarade féminine²⁹, à savoir des démarches de séduction, de sacrifice ou de dévouement, qui ne servent donc pas tant à la rassurer sur l'intérêt que lui portent les hommes qu'à tromper ceux-ci en leur dissimulant sa jouissance de la supériorité, afin d'éviter d'être châtiée pour s'être emparée du phallus. Elle se

²⁹ « Mascarade » vient de l'italien *mascherata* (XVI^e s.), et désigne d'abord un « divertissement joué par des personnages masqués », puis, au XVII^e s., une « attitude hypocrite » ou « mise en scène trompeuse », et enfin, au XIX^e s., un « vêtement extravagant ». Le terme est dérivé de *maschera* (masque), venant lui-même de *maska* (noir, tâche – *maskara* désignant la tache noire, la salissure).

présente comme manquante – « Mais voyez, je ne l'ai pas, ce phallus, je suis femme, et pure femme » –, se « déguise en femme castrée ».

Alors, si l'on revient sur la phrase de Lacan : « Vous savez l'accent que notre expérience a pu mettre sur le *Penisneid*, revendication du pénis, dans beaucoup de troubles du développement de la sexualité féminine. Ici, ce qui est caché, c'est bien tout le contraire », on voit que la mascarade est l'envers du *Penisneid* : la patiente de Joan Rivière dissimule ce qu'elle a pour faire croire qu'elle ne l'a pas. Il y a une bascule de l'avoir à l'être : elle jouit secrètement d'avoir le phallus, puis fait semblant d'en être dépourvue pour l'être.

On peut évoquer à ce sujet la figure que J.-A. Miller avait nommé dans une conférence à Buenos Aires « la femme à postiche », à savoir celle « qui ajoute artificiellement ce qui lui manque, à condition que, toujours, et en secret, elle l'ait d'un homme »³⁰. La femme à postiche cache son manque-à-avoir, tandis que la femme qui se constitue du côté d'être le phallus assume son manque-à-avoir. J.-A. Miller précise d'ailleurs que ces deux positions « peuvent se rencontrer divisées dans la même [femme] ».

La dichotomie entre être et avoir peut être à l'origine d'un dilemme pour le sujet féminin : dans la voie substitutive de l'avoir, sa satisfaction s'appuie sur le fétiche³¹. Mais « pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité impliquée par la fonction du phallus, d'être [...] ce phallus, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré ». Ceci « situe son être de sujet comme phallus désiré, signifiant du désir de l'Autre. Cet être la situe au-delà de ce que l'on peut appeler la mascarade féminine, puisqu'en fin de compte, tout ce qu'elle montre de sa féminité est précisément lié à cette identification profonde au signifiant phallique, qui est le plus lié à sa féminité ». Cela, conclut Lacan, aboutit à « une profonde étrangeté de son être par rapport à ce en quoi elle se doit de paraître »³².

Tandis que Joan Rivière insiste sur le fait que le désir de reconnaissance de sa patiente se situe au niveau de l'avoir – elle exige « la reconnaissance de sa supériorité d'avoir le pénis qu'elle pourrait ainsi restituer » –, pour Lacan c'est au contraire une illustration du désir de reconnaissance du sujet au niveau de son être, « par quoi l'être se divise d'avec sa propre existence ». Plus loin, Lacan affirme que « le désir de reconnaissance soutient un mensonge qui peut se présenter comme mensonge de l'inconscient »³³. La tromperie en question, c'est qu'elle dissimule le phallus pour être aimée pour ce qu'elle n'a pas.

³⁰ Miller J.-A., « Des semblants dans la relation entre les sexes », *La Cause freudienne*, n° 36, 1994, p. 20.

³¹ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 350.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 256.

Lacan montrera que la mascarade ne caractérise pas seulement la position féminine, mais tout parlêtre, introduisant la catégorie du semblant, avec laquelle les femmes ont cependant une affinité particulière. La mascarade qui masque le manque au niveau de l’avoir, c’est le fétiche comme semblant – dans la séduction par exemple –, ou le postiche qui incarne le phallus. Cette dichotomie entre être et avoir sera ultérieurement dépassée par Lacan quand il abordera la sexualité à partir de la question de la jouissance, seule perspective apte à rendre compte de l’asymétrie entre les sexes.

« La tomie c’est le destin »

J’emprunte cette expression à Jean-Claude Razavet, dans son commentaire du Séminaire *L’angoisse*³⁴. Je vous propose d’avancer un peu dans l’enseignement de Lacan, jusqu’au Séminaire X où il va revenir sur la formule freudienne : « Freud nous dit “l’anatomie, c’est le destin.” Vous le savez, j’ai pu, à certains moments, m’élever contre cette formule pour ce qu’elle peut avoir d’incomplet. Elle devient vraie si nous donnons au terme “anatomie” son sens strict et si je puis dire étymologique, celui qui met en valeur “ana-tomie”, la fonction de la coupure »³⁵. En effet, si l’anatomie est selon le Littré la science qui a pour objet les corps organisés considérés à l’état de repos, et pour but la connaissance de leur organisation ou constitution, son étymologie, du grec *anatemnein*, couper en morceaux, et du latin *tomus*, tome, renvoie à l’art de disséquer les différentes parties des corps organisés.

Lacan va reprendre dans ce Séminaire le complexe de castration freudien comme n’étant que la métaphore de la coupure entre le lieu de la satisfaction du désir, l’objet petit *a*, et le lieu du manque dans l’Autre qui cause l’angoisse. « Si quelque chose fait destin chez l’humain, quel que soit son sexe, c’est la tomie, la coupure. »³⁶ Avec ce Séminaire, le -phi de la castration est remplacé par l’objet *a*, cessible, partiel. C’est « la “sépartition” fondamentale – non pas séparation mais partition à l’intérieur – [...] qui se trouve, dès l’origine [...] inscrite dans ce qui sera structuration du désir »³⁷. C’est la coupure avec une partie de soi-même, une cession de jouissance, qui est déterminante quant à la sexualité du sujet. Rien d’étonnant alors, constate Lacan, à ce que dans le fonctionnement phallique ce soit « l’image d’une coupure, d’une

³⁴ Razavet J.-C., *De Freud à Lacan. Du roc de la castration au roc de la structure*, Bruxelles, De Boeck, 2002, p. 155.

³⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L’angoisse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 272.

³⁶ Razavet J.-C., *De Freud à Lacan...*, *op. cit.*, p. 155.

³⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L’angoisse*, *op. cit.*, p. 273.

séparation, de ce que nous appelons improprement “castration”, puisque c’est une image d’éviration qui fonctionne. »³⁸

La coupure en question ne dépend pas de l’ordre naturel, elle est effet du signifiant sur le corps qui découpe le bord des zones érogènes et les objets de la pulsion. « La délimitation même de la zone érogène que la pulsion isole du métabolisme de la fonction [...] est le fait d’une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d’une marge ou d’un bord »³⁹. Lacan souligne aussi l’évidence du trait de la coupure dans les objets décrits par la théorie analytique : sein, fèces, phallus, phonème, regard, voix... Et la coupure ne passe pas toujours là où l’on croit, par exemple, dans le cas de l’objet de la pulsion orale, il la situe non pas entre le sein et l’enfant, mais entre le sein et la mère.

Lacan soulignera à nouveau les liens entre coupure anatomique et sexualité dans « Position de l’inconscient » : « Il n’est pas d’autre voie par où se manifeste dans le sujet l’incidence de la sexualité. La pulsion en tant qu’elle représente la sexualité dans l’inconscient n’est jamais que pulsion partielle. C’est là la carence essentielle, à savoir celle de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle. Ce que notre expérience démontre de vacillation dans le sujet concernant son être de masculin ou de féminin, n’est pas tellement à rapporter à sa bisexualité biologique, qu’à ce qu’il n’y a rien dans sa dialectique qui représente la bipolarité du sexe, si ce n’est l’activité ou la passivité, c’est-à-dire une polarité pulsion-action de l’extérieur, qui est tout à fait impropre à la représenter dans son fonds »⁴⁰.

Disons que, parce que l’être est pris dans la parole, mais ne peut jamais tout entier y advenir, il n’a d’accès à l’Autre sexe que par la voie des pulsions partielles, où il cherche un objet qui lui remplace la perte de vie qu’il a subie du fait d’être sexué. Or, il y a une béance irrésorbable entre ceci, qui a lieu du côté du sujet, et ce qui se passe du côté de l’Autre, lieu d’assignation des signifiants de la différence sexuelle, et des idéaux qu’ils sous-tendent quant à ce qu’il faudrait faire en tant qu’homme ou femme.

Comme l’explique J.-A. Miller, on voit comment se distingue d’un côté la jouissance comme une, prise dans l’Autre et ses semblants, représentée par le phallus, et de l’autre la jouissance comme multiple, originaire, qui part du corps et « qui est impliquée chaque fois [que Lacan] écrit *a* »⁴¹. L’introduction de l’objet *a* permet de mieux saisir ce qui, de la pulsion sexuelle, échappe à la capture dans la signification phallique.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, op. cit.*, p. 817.

⁴⁰ Lacan J., « Position de l’inconscient », *Écrits, op. cit.*, p. ? fin

⁴¹ Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire D’un Autre à l’autre », *La Cause freudienne*, n° 66, 2007.

Dans les Séminaires suivants, Lacan achèvera de faire « tomber de son trône le phallus, marquant [...] à quel point il est insuffisant à ordonner le registre des deux sexes »⁴². À mesure que le phallus choit comme signifiant de la jouissance, Lacan met l'accent sur « l'affolement originaire du parlêtre marqué par la forclusion du rapport sexuel »⁴³. Ainsi, il énonce dans le Séminaire *Encore* : « Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels – qui ne sont que secondaires – fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel*. »⁴⁴

Je conclurai provisoirement avec une citation issue de « Alla scuola freudiana », où Lacan dit de Freud : « il lui a fallu du temps pour se rendre compte que les êtres, appelés les humains, quels qu'ils soient, sont sexués, mais qu'on ne sait pas de quel sexe ils sont, ni les uns ni les autres. Il n'y a qu'avec une analyse qu'on se rend compte comment le sexe, ça vient à faire corps chez cet être parlant – mais que, en tout cas, il y a une seule chose qui est exclue, c'est que jamais puisse s'écrire le rapport d'un être sexué à celui de l'autre sexe »⁴⁵.

⁴² Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 320.

⁴³ Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *op. cit.*

⁴⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 12-13.

⁴⁵ Lacan J., « Alla scuola freudiana », Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, in *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 104-147.